

USAGES ET MÉSUSAGES DE L'OBJET TRANSITIONNEL

Jean-Claude GUILLAUME

Le sujet dit à l'objet : « Je t'ai détruit » et l'objet est là qui reçoit cette communication. À partir de là, le sujet dit : « Hé, l'objet, je t'ai détruit ! » « Je t'aime. » « Tu comptes pour moi parce que tu survis à ma destruction de toi. » « Puisque je t'aime, je te détruis tout le temps dans mon fantasme (inconscient). »

(Winnicott, 2001, p. 236.)

Ce texte vif, exprimé dans une langue directe et imagée ouvre assez bien le rapport que Winnicott entretient avec la théorie, reflet clinique d'une identification forte au bébé, à ses besoins, à ses éprouvés, dans leur articulation étroite à l'environnement maternel. Tour à tour adulé ou critiqué, il a marqué par son engagement, sa capacité de se mettre au niveau de l'enfant, de jouer avec et pas simplement de le laisser jouer, une manière d'engagement dans la cure se démarquant d'une conception plus retenue de la psychanalyse. J.-B. Pontalis (2014, p. 14) dans la préface de jeu et réalité écrit :

Le lecteur ne pourra que s'enchanter de voir un psychanalyste – ils sont si « désenchantés » à l'ordinaire – rappeler avec une candeur subtile que, par exemple, « ce qui est naturel, c'est de jouer et que le phénomène très sophistiqué du xx^e siècle, c'est la psychanalyse ».

Le concept d'objet transitionnel, d'aire ou de phénomènes transitionnels, s'associe d'emblée à son apport, sans oublier, peut-être, celui de « mère suffisamment bonne ». Mais, comme tout concept migrant de la psychanalyse vers le champ culturel, au gré de l'éducation, de la psychologie, voire du langage courant, il subit un certain nombre

de déformations, intéressantes en tant que telles, mais l'éloignant pourtant de sa substance initiale. L'émergence, comme les transformations méritent toute notre attention en ce sens qu'elles sont révélatrices d'un mouvement de reprise dont les lois restent souvent obscures. Si la théorie peut se résumer à la capacité narrative d'une rencontre entre la psyché de son auteur et l'expérience clinique qui est la sienne, que nous révèlent alors les aléas d'un concept, sur la théorie en général, sur la manière de la formuler, et, bien sûr, sur les spécificités de la pensée de son auteur ? Sachant à quel point le savoir constitué résiste à l'incorporation de nouvelles connaissances, pourquoi certains caractères pourtant innovants trouvent-ils aussi facilement leur place alors que d'autres n'y parviennent pas ? Comment s'articulent l'inconscient exploré par la psychanalyse et l'inconscient collectif traversé par ses mythes et ses fantasmes ?

Mais revenons au concept d'objet transitionnel : nous prendrons appui sur les définitions proposées dans *Jeu et Réalité*, ainsi que sur l'œuvre un peu plus tardive, *La Nature humaine* (Winnicott, 1954-1967). Il s'agit là bien sûr, d'un choix incluant une dimension subjective, mais les racines d'un concept préexistent à son émergence dans le cheminement de pensée de l'auteur.

Ainsi en est-il du repas théorique, qui, s'il ne nous renvoie pas directement au sujet qui nous occupe, traite de la genèse de l'illusion, voire de l'usage de l'objet, notions bien utiles pour situer la place de l'objet transitionnel. Que veut donc nous dire Winnicott en employant ce terme un peu surprenant puisqu'il concerne la toute première relation entre le nourrisson et sa mère (Winnicott, 1990, p. 131) ?

Imaginons un premier repas, théorique. Voici le bébé avec une tension pulsionnelle grandissante. Là se développe une attente, un état de choses dans lequel il est prêt à trouver quelque chose quelque part sans savoir quoi. Il n'y a pas d'attente comparable dans l'état de tranquillité ou de non-excitation. À peu près au bon moment, la mère offre son sein.

Outre que nous retrouvons là l'idée de préconception développée par Bion, il est visible que ce premier « repas »

se charge d'une valeur complexe de transmission, d'émotionnel, qui en effet peut s'entendre comme une « théorie du monde » transmise d'emblée par la mère. Mais cette possibilité de mettre le sein là où il est attendu éclaire aussi le concept de « mère suffisamment bonne » ou, plutôt, capable de ne pas laisser trop longtemps son bébé dans un état d'attente insupportable et persécuteur... La théorie devient de fait un objet vivant, qui ne peut qu'interroger notre posture d'analyste : quel est le premier repas théorique d'un analyste ? La lecture de Freud ? La première rencontre avec son propre analyste ? La régression qui s'ensuit, le dialogue des inconscients... Que dire alors des écrits théoriques, de la parole érigée en savoir, figée dans sa forme ?

Mais que dire aussi du contexte psychanalytique de son époque... La mort du père fondateur n'est pas si lointaine et la filiation ne se joue pas sur le modèle de la horde des fils, fantasme bien plus présent en France, mais dans un débat où les sœurs ont leur mot à dire, d'autant plus que l'une d'elles est la fille de Freud !... Difficile de dire bien sûr en quoi cette situation a pu libérer les frères de leur héritage conflictuel, mais l'importance du féminin dans cette époque féconde de la psychanalyse anglo-saxonne, la place accordée au travail avec l'enfant, a sans doute permis à de grands cliniciens tels que Winnicott ou Bion de développer une œuvre originale, au milieu de divers « seins théoriques » dont les nourritures pouvaient être utilisées, reprises, voire repensées... Notons au passage que bien que contemporains, et partageant parfois des intuitions voisines, Winnicott et Bion se sont prudemment ignorés en développant chacun une pensée propre, dont nous pouvons apprécier aujourd'hui la différence mais parfois aussi la complémentarité. Si Bion (1962) a développé sa théorie de l'appareil à penser et de la fonction de rêverie de la mère (ou de l'analyste), Winnicott (1990, p. 133) a supposé que la mère suffisamment bonne était aussi suffisamment pensante :

Si la mère est capable d'être préoccupée par sa tâche, elle peut fournir le setting approprié au début des relations excitées, car c'est exactement vers cela qu'elle tend biologiquement.

Nous verrons aussi que les passages entre moi et non-moi, orchestré par le transitionnel, objets et aires confondus, font écho au système Sp-D de Bion. Que dire encore de cette remarque, si proche d'Esther Bick et de l'observation des bébés (*ibid.*, p. 192) :

Quelle est la meilleure approche pour l'étude de ce sujet [la nature de l'enfant petit] ? La réponse est à l'évidence une observation directe des tout-petits (Winnicott, 1990, p. 192).

En ce qui concerne la théorie Kleinienne, Winnicott s'implique davantage et précise sa pensée : dans « Position dépressive » (Winnicott, 1990, p.115), terme qu'il reprend directement à M. Klein, il nuance la question de l'agressivité primaire, un des points de désaccord. Pour lui, l'enfant n'a pas d'agressivité première, c'est la lecture du monde adulte qui définit son attitude comme attaquante ou agressive. Pour lui l'enfant est simplement « implacable », attitude dictée par le besoin de survie et la nécessité de projeter dans la mère ces pulsions destructrices « excitées » qu'elle doit contenir et auxquelles elle se doit de survivre, sans renvoyer en retour agressivité ou rejet. Par ailleurs il considère que M. Klein a négligé l'humeur dépressive, physiologique mais bien réelle que l'enfant traverse en ce moment où il peut :

Sauver ce qui est bon, solide, acceptable, non blessant, avec quoi il peut de façon imaginaire réparée les dommages causés à la mère. C'est sans arrêt que s'introduit dans la relation enfant-mère cet objet blessant-rendu-bon, et l'enfant en vient progressivement à croire en l'effort constructif, et à être capable de supporter la culpabilité et à être ainsi libre dans « son amour pulsionnel » tout en connaissant une « humeur dépressive », très proche du deuil normal et de la réaction à la perte (Winnicott, *ibid.*, p. 96).

Si, comme nous venons rapidement de le voir, la théorie du premier repas s'inscrit dans un contexte de pensée particulièrement riche, il n'en demeure pas moins qu'il détermine une conception particulière du rapport à l'objet, à sa nature et, de façon plus large à la réalité.

Lors du premier repas (théorique) le bébé est prêt à créer, et la mère lui rend possible l'illusion que le sein, et ce qu'il signifie, ont été créés par la poussée du besoin vers le dehors (Winnicott, 1990, p. 132).

Ou encore :

Ce premier repas théorique, est aussi un premier repas réel, à ceci près que dans l'expérience réelle, il ne s'agit pas tant d'un événement unique que de la construction de souvenirs d'événements. On peut dire qu'à cause de l'extrême immaturité du nouveau-né, le premier repas ne peut prendre la signification d'une expérience émotionnelle. Pourtant, il ne fait pas de doute que si le premier repas se passe bien, le contact est établi, de telle sorte que le modèle des repas suivants procédera de la même expérience (Winnicott, 1990, p. 133).

Le contenu du repas théorique n'apparaît d'ailleurs pas très éloigné du pictogramme de Piera Aulagnier, en ce sens qu'il rassemble un faisceau d'éléments communs à la mère et à l'enfant, dans ce temps premier de la rencontre post-natale.

Pour Winnicott, au tout début de la vie, le monde réel résulte donc avant tout d'une illusion : celle qui rend le besoin satisfait par l'apparition de quelque chose de vital, dont la « réalité » en tant qu'objet externe n'est pas perçue, mais remplacée par le sentiment d'avoir la possibilité de créer ce qui est nécessaire à la survie. Il pose là une pierre essentielle à sa conception des origines de la psyché : l'objet est le produit d'une toute-puissance créatrice rendue possible par la capacité maternelle ; sa survie dans le monde interne dépendra donc de la solidité de ce mécanisme, y compris bien sûr pour reconstruire l'objet absent, objet dont la résistance aux projections destructrices du bébé renforcera chez ce dernier la capacité de le reconstruire. Cette dynamique s'effectue dans un contexte de sensorialité active qui introduit le monde externe en tant qu'être capable de fournir au bébé la capacité de recréer l'objet en soi, même si cette sensorialité provient d'un objet « non-moi », c'est-à-dire strictement extérieur à l'espace somato-psychique du nourrisson. Ce non-moi, intégré au départ dans une trame sensorielle rendue continue par la capacité maternelle de combler le vide de son absence par des objets concrets mis à la disposition

de l'enfant, peluches, éléments sonores, visuels, olfactifs, etc. prend place dans l'espace interne du bébé.

Illusion, absence, non-moi font que des éléments non-vivants, mais introduits par la mère dans sa compréhension du besoin de son bébé, vont passer de l'état d'objets « bouche-trou » à caractère substitutif, à celui d'objets transitionnels, cheminement vers le sevrage, vers la différenciation du moi et du non-moi et vers la construction du *self*, du sentiment « d'être soi »... Cette référence au non-moi est essentielle ; Winnicott insiste sur la différence entre objets non-moi proposés par la mère pour apaiser l'angoisse générée par son absence et permettre la reconstruction interne, et les manifestations auto-érotiques concernant l'utilisation de parties du corps, sucer le pouce, tordre les cheveux, etc., réactivant la sensorialité interne et la mémoire du contact. Ces objets non-moi n'ont pas de valeur de substitution, ils ne remplacent pas le sein, ils permettent simplement de rendre son absence supportable (*ibid.*, p.140 et 141).

Nous voyons le tout-petit... en train d'agripper un morceau de tissu, et nous savons qu'il prétend ainsi exercer un contrôle magique sur le monde, prolongeant (et nous le permettons) la toute-puissance qu'il a connue et qui a été, à l'origine, efficiente grâce à l'adaptation de la mère. J'ai trouvé commode d'appeler les objets et les phénomènes qui appartiennent à cette période « transitionnels ». J'ai appelé les objets utilisés « objets transitionnels » et les techniques utilisées « phénomènes transitionnels ». ces expressions sous-entendent qu'il y a un état temporaire dans la prime enfance, état dans lequel le tout-petit est autorisé à prétendre à un contrôle magique sur la réalité extérieure, un contrôle dont nous savons que l'adaptation de la mère le rend réel, mais le tout-petit, lui, ne le sait pas encore (Winnicott, 1990, pp. 140-141).

Peu à peu, les objets non-moi s'imprègnent de certaines qualités de l'objet, suffisamment pour qu'ils permettent, au moment du sevrage, d'ouvrir la voie vers le monde extérieur, le hors-mère, devenant alors éléments d'étayage et de réassurances d'expériences nouvelles contemporaines de l'installation de la capacité à jouer, éléments d'articulation permanents entre dehors et dedans.

Tel un marqueur porteur de l'expérience première de la mère suffisamment bonne, les qualités constantes de l'objet transitionnel tracent, dans l'apprentissage complexe du monde, des espaces, des esquisses comportementales, des modes relationnels, organisant les aires transitionnelles de jeu et d'expérience, que l'humain continuera de développer, en les diversifiant, tout au long de sa vie.

Toutefois, et Winnicott insiste sur ce point, cet objet particulier, externe et inanimé, ne peut en aucun cas devenir un objet interne et ne peut tenir son rôle qu'en présence d'un sein suffisamment bon intériorisé. Nécessairement extérieur, il opère comme médiateur pour permettre l'intégration des relations d'objet vécues dans le rapport au monde. Échafaudage permanent de la psyché, il maintient sa continuité et sa cohérence, facilite sa croissance, mais devient opérant si ses acquis sont insuffisants.

Cette conception ne peut se dissocier de la question de l'objet : Winnicott distingue deux axes différenciés, la relation à l'objet et l'usage qui en est fait. La relation pour lui rejoint la reconstruction magique et omnipotente inhérente à l'illusion première : l'objet existe car reconstruit là où le bébé l'attend, et, à ce titre, il n'est pas différencié en tant qu'élément non-moi. À l'opposé, l'usage de l'objet implique précisément cette différenciation : le bébé sait que l'objet ne fait pas partie de son monde interne, et il doit alors s'efforcer de construire des liens avec lui, malgré les projections destructives que son absence suscite. D'où la phrase, citée en introduction, prêtée au bébé dans une définition de l'amour qui repose sur la survivance de l'objet (Winnicott, 2014, p. 169).

En raison de la survivance de l'objet, le sujet peut alors commencer à vivre sa vie dans le monde des objets et ainsi être à même de faire des gains inestimables, mais le prix à payer sera l'acceptation de la destruction qui s'opère dans le fantasme inconscient en rapport avec le mode de relation à l'objet.

Ainsi, d'une certaine manière, ce non-moi délimite le *self*, mais les rapports entre dedans et dehors, la capacité de se saisir du monde et de l'utiliser, dépend du repas théorique

initial et la transitionnalité, qui se diversifie tout au long de la croissance psychique et l'usage des objets vivants, non-vivants, culturels etc. ne se développera qu'en fonction des caractéristiques de ce premier repas. Encore une fois, l'objet transitionnel apparaît comme cet appui nécessaire à cet aller-retour entre le *self* et les objets externes, qui, là encore, à l'image de l'alternance Sp-D de Bion, permet de contenir et d'intégrer au monde interne les expériences émotionnelles liées à de nouvelles rencontres. Il facilite la mise en place de ces aires intermédiaires, de jeu ou d'expérience, nécessaires à la croissance psychique dans l'entre-deux qui s'établit entre le sujet et le monde.

Mais quelques remarques s'imposent :

- L'objet transitionnel appartient au monde des « choses », du non vivant, mais sa stabilité matérielle autorise les projections multiples, sans, bien sûr de retour émotionnel. Dans la mesure où, selon la conception de l'objet de Winnicott, l'objet est d'abord « créé » et non ressenti comme extérieur, l'objet transitionnel, même s'il n'a pas le statut d'un objet interne résultant d'une double expérience émotionnelle, celle de la mère et celle de l'enfant, s'inscrit tout de même dans l'espace somato-psychique. On peut donc penser qu'il reste dans la mémoire du sujet, comme une enclave d'appui, comme témoin mnésique d'un besoin d'étayage, susceptible de se réactualiser en tant que souvenir dans le décours d'une cure.
- La clinique nous montre que les allaitements prolongés (au-delà de la première année), qu'il s'agisse de populations dites primitives ou de cas isolés, permettent une intégration plus profonde de l'objet porteur maternel, qui limiterait le recours à des objets externes non-vivants. C'est alors l'activité auto-érotique (suction du pouce, manipulation des cheveux, par exemple) qui réanime la mère interne, sans que le recours à un objet réparateur de son absence soit nécessaire. Sur un plan plus large, l'objet transitionnel, conformément d'ailleurs à la définition de Winnicott, devient nécessaire quand un certain degré d'absence de la mère doit être compensé pour éviter la survenue dans la psyché du bébé d'angoisses

d'effondrement rapidement persécutives. Il n'est pas rare, actuellement de voir en consultation des mamans qui ont allaité très longtemps leur enfant et qui se culpabilisent de l'absence de « nin-nin » ou de « dou-dou », ce qui montre le plus souvent que l'alternance moi/non-moi se joue alors plutôt entre la mère interne et la mère externe, sans que le recours à des médiateurs externes identifiés soit forcément nécessaire. Le nom attribué à l'objet transitionnel, redoublement la plupart du temps de deux syllabes gémellaires, situe bien sa nature dans ce moment primordial de l'individuation-séparation, du décollement, du même et du différent, du rapport entre l'externe et l'interne. Mais son utilité, toujours référée à la souffrance liée à l'absence de la mère, peut devenir moindre si la mère, durant la première année, a limité au maximum les temps de séparation avec son bébé.

- Il est souvent reproché à Winnicott d'avoir peu abordé la question du père. Sans doute y aurait-il beaucoup à dire sur la tendance à considérer que le père manque chez Winnicott, que la femme sexuée dans la mère n'apparaît pas, ou que la sexualité fait défaut chez les auteurs Kleiniens, comme si la construction des liens précoces pouvait être exempte de sexuel. Toujours est-il que la transitionnalité ne peut se concevoir sans l'intervention d'un tiers, préconçu par l'objet lui-même, mais rendu effectif dans son rôle par l'image paternelle active dans la mère, au moment où, consciente de l'angoisse que génère son absence, elle cherche « hors d'elle » une solution apaisante. Cette capacité de substitution, pourtant, demeure insuffisante si, dans la psyché maternelle, l'ouverture vers le monde, la possibilité reconnue à l'enfant d'être un sujet différent d'elle, ne repose pas sur des représentations paternelles capables de préconcevoir l'émergence d'un personnage réel dans l'environnement. C'est en ce sens que l'objet transitionnel ne remplace pas le sein, mais permet d'en tolérer l'absence et de préconcevoir un monde extérieur à la mère dont l'enfant pourra se saisir, une fois son sevrage accompli.

Mais ceci nous renvoie en fait à une construction progressive qui fait d'un objet non-vivant au départ un élément de

stabilité, sorte de trait d'union entre les objets internes à la psyché, venant en renfort pour consolider les liens sans cesse attaqués par les alternances de présence et d'absence.

C'est de la place pour l'humain du non-moi mais aussi du non-vivant que nous parle l'objet transitionnel, lieu de projections exclusives, réceptacle d'éléments projetés, mais incapable de les transformer, si la fonction de penser parentale n'est pas à l'œuvre. Chez Winnicott, la mère suffisamment bonne possède aussi une psyché suffisamment compétente.

L'objet transitionnel, bien qu'inanimé, devient porteur d'une trace maîtrisable du repas théorique, de la relation première au sein maternel, mémoire disponible, réutilisable précisément dans la mise en place des aires transitionnelles, des aires de jeu, que l'enfant va élaborer dans son rapport au monde, mais opérant avec un gradient d'intensité variable qui peut le rendre soit inutile au bout de quelques années, soit toujours nécessaire même chez le jeune adulte...

EXEMPLE CLINIQUE

Aînée de trois filles, C. a gardé jusqu'à la naissance de son premier enfant son nin-nin. Elle avait par ailleurs un développement tout à fait normal, se montrait plutôt brillante dans ses études, et jouait avec beaucoup d'humour de cette dépendance, bien réelle au demeurant. Sa mère, très attentive dans sa fonction, réparait sans doute l'abandon précoce qu'elle avait subi de la part de sa propre mère. Le père, quant à lui, bien que présent, avait bien du mal à donner les garanties de contenance et d'attention nécessaires. À la naissance de son premier enfant, un petit garçon, C. a besoin de le garder contre elle, refuse souvent de le poser, aime passer de longs moments avec lui dans les bras... L'environnement se montre critique, craint que cette attitude donne au bébé de mauvaises habitudes... C. résiste, et vient me voir... Je suis assez surpris de la relation très proche, chaleureuse, mais non fusionnelle qui unit cette jeune maman et son fils... Il

me semble important de respecter sa façon d'être mère qui me semble réaliser une rêverie maternelle positive, peut-être celle qui a manqué à sa propre mère ?

L'enfant connaît, au fil du temps, une évolution tout à fait satisfaisante. Son autonomie s'est construite sans difficultés et sa scolarité ainsi que sa socialisation paraissent d'excellente qualité.

Reste que la maman, dans un coin de sa maison garde son nin-nin, sans y avoir recours, mais consciente du besoin qu'elle a de sa présence.

L'objet transitionnel s'inscrit alors dans une histoire de l'absence qui recouvre le champ générationnel, et facilite, dans l'histoire de C., en tant précisément qu'objet non-moi, une césure salutaire entre l'histoire abandonnique de la mère, où l'absence était traumatique, et celle de sa fille... Un peu comme un vase ancien appartenant à un membre disparu de la famille, il se doit de rester présent, comme témoin d'un passage, mais aussi d'un non-moi au sens générationnel du terme sorte d'objet « sacré » porteur d'histoire.

L'objet transitionnel s'efface différemment selon la place qu'il tient en regard de l'absence maternelle, voire à la dette qu'elle représente, devenant inutile quand l'objet interne s'est suffisamment consolidé pour autoriser les champs d'expériences nécessaires à la croissance de la psyché. Mais sans doute peut-il aussi, entre moi et non-moi, faciliter les césures entre ascendants et descendants...

AUTRES FIGURES DE L'ABSENCE

Histoire de A.

Très tôt après sa naissance, A. a dû être hospitalisé en urgence pendant plusieurs semaines, dans un service de pédiatrie peu enclin à maintenir les liens précoces. À six ans, A. ne supporte pas que sa mère s'éloigne et fait des crises violentes à la moindre frustration. Il se présente comme un enfant à deux visages. Visiblement intelligent il est capable

d'avoir son âge, mais tout aussi facilement de devenir un grand bébé bredouillant effaçant l'image construite quelques minutes plus tôt... Je m'interroge sur ce curieux dualisme et sur le sens qu'il peut revêtir dans ce tout premier entretien... De quel moment de l'histoire précoce ce curieux symptôme est-il la mémoire ?

La maman évoque avec beaucoup de colère le souvenir de l'hospitalisation de son fils : « Ils me l'ont pris, et je voyais les infirmières l'emmener sans que je sache ce qu'elles faisaient et sans que le médecin comprenne mon inquiétude... » Je note que cette femme a fait une formation d'infirmière depuis et qu'elle a, de ce fait, changé de camp...

Sa demande d'aide s'exprime clairement et les difficultés de A., tant à la maison qu'à l'école sont préoccupantes. Il investit le jeu, les activités physiques, mais ses possibilités d'abstractions sont inexistantes : confronté à un temps pédagogique, sans supports concrets accessibles, il perd ses moyens, et la plus grande confusion s'installe. Replié dans la toute-puissance, il se fâche, refuse... Toute forme d'apprentissage le persécute.

Je continue à voir la maman régulièrement, et A. commence une psychothérapie individuelle. Le père invité lui aussi n'a participé qu'à un seul entretien. Il est d'accord mais ne cherche guère à s'impliquer.

Durant plusieurs mois, les choses n'avancent guère, A. s'accroche en séance à sa toute-puissance, décide des jeux qu'il manipule, ne supporte pas les interventions de son thérapeute... La mère vient régulièrement me voir, mais l'échange reste assez formel, avec un mode de pensée plutôt opératoire. Mes efforts pour aborder le monde émotionnel restent vains. Un jour, lors d'une rencontre avec l'école où je suis présent, cette maman plutôt réservée exprime sa colère, son sentiment de solitude face à tous ces soignants, les médecins en particulier qui ne font rien, qui ne permettent pas à son fils de progresser... J'entends que ce message m'est adressé et, lors d'une rencontre suivante, je lui fais part de mon sentiment qu'une répétition s'est installée, que j'ai adressé son fils à un thérapeute comme ce médecin l'avait

fait en direction des infirmières, et que les choses, pour l'instant n'avancent pas... En fait, je la laisse, moi aussi, désemparée et sans explications... Avec beaucoup d'émotion elle revient sur la douleur de cet épisode qui a beaucoup joué dans son souhait de devenir infirmière ; la confiance s'établit et se partage peu à peu un sentiment d'impuissance : la mère ne sait pas comment faire avec son fils, le sens de ses comportements lui échappe, mais le thérapeute ne sait pas non plus comment le saisir. Cet enfant « savonnette » glisse entre les mains et l'attention, comme il a glissé petit hors des bras de sa mère sans qu'elle ne puisse rien faire pour le retenir, et c'est ce signifiant formel qu'elle me fait percevoir dans le transfert quand je ne sais pas comment, moi non plus, entrer en contact avec elle. Il devient possible désormais de réfléchir sur des moments de vie à la maison, en particulier sur les difficultés de A. pour s'endormir : besoin de sa mère, crises si elle le laisse trop tôt.

Me vient à l'esprit l'absence massive de transitionnalité, sans doute d'ailleurs au moment où une aire d'échange a pu s'ouvrir avec la mère. Et si, le soir, elle lui laissait quelque chose d'elle, un foulard par exemple ? Elle n'y a jamais vraiment songé... Et c'est finalement moi qui le propose... A. a bien quelques peluches dans son lit, mais peu investies. Le foulard, que sa mère a eu l'idée de lui prêter, le surprend ; il commence par le refuser, puis l'accepte, pour, quelques nuits plus tard, le jeter après avoir uriné dessus... Un peu désappointée, la maman me raconte ses mésaventures : A. doit partir quelques jours avec sa classe ; il glisse dans ses affaires des produits de maquillage de sa mère. Cette femme intelligente comprend l'importance de la sensorialité, et la difficulté pour son fils de partir loin d'elle, de se « décoller », réactivation d'un trauma ancien qui le met dans un état de bébé « *hifflos* » ; je repense à ce dédoublement qui m'avait surpris lors du premier entretien entre le petit garçon de six ans et le bébé, trace encore vive d'un arrachement précoce toujours actif dès que la proximité maternelle échappe au contrôle de ses sens.

L'aire transitionnelle établie avec la mère a ouvert en même temps l'espace de la thérapie ; A. progresse, commence

à investir le cognitif, ses crises ont pratiquement disparu et le départ de la mère ne donne plus lieu à des manifestations douloureuses.

Le trauma d'arrachement précoce, pour être maîtrisé, avait conduit la mère et son fils à se souder ensemble. Ce n'est qu'au moment où l'impact émotionnel, au gré de la répétition, a pu réapparaître qu'une aire de partage s'est ouverte, qu'un décollement est devenu possible ; il n'y a pas eu, à proprement parler, recours à un objet transitionnel, mais une prise de conscience vive chez la mère de ce qui se passait pour son fils au moment de ses absences.

Histoire de Luc : une autre forme d'absence

Quand je viens le chercher avec ses parents dans la salle d'attente, Luc, sept ans, se lève, me tourne le dos, et esquisse, en direction de sa mère, un mouvement de bras qui m'évoque l'image classique du somnambule avançant dans la nuit. Le geste est furtif, et les parents, habitués aux bizarreries de Luc, n'y prêtent pas attention. Très réticent, il s'installe sur sa chaise, immobile ; ses grands cheveux blonds contrastent avec l'expression dure de son visage. La conception s'est avérée difficile, fausses couches, FIV et angoisse de le perdre tout au long de la grossesse, marquée en outre par le décès du père de Monsieur, évocation toujours sensible 7 ans plus tard. Luc a marché à deux ans, se traînait par terre, n'a jamais fait de « quatre pattes ».

Il réussit très bien en classe, mais certains aspects de son comportement, postures, fixation obsessionnelle sur les trains (métier du père) témoignent d'éléments archaïques proches des mécanismes autistiques. Depuis quelque temps, il s'agrippe à son père, ne voit que par lui, manipule wagons et locomotives dès qu'il est absent, se fâche volontiers avec sa mère... Le soir, pour s'endormir, il fabrique autour de lui un rempart de peluches, soigneusement élaboré, qu'il ne faut en aucun cas bousculer ou modifier. Pour aller en classe, il cache dans son sac un jouet, dont la présence le rassure.

Il est visible chez Luc que ces objets non-moi n'ont pas de caractère transitionnel, mais restent dans le registre de la substitution, d'une garantie de permanence, sans porter en eux les caractères de l'objet premier. C'est leur réalité sensorielle qui opère par sa permanence, mais ils ne portent pas la mémoire d'un repas théorique satisfaisant. La rencontre avec le « hors-mère » implique pour lui un « saut » psychique et une tension émotionnelle.

Nous pourrions multiplier les exemples, mais il convient plutôt de cerner les principaux caractères de cet objet variable, introduit par Winnicott dans le travail avec l'enfant (Winnicott, 2014, p. 48) :

Les objets et les phénomènes transitionnels font partie du royaume de l'illusion qui est à la base de l'initiation de l'expérience.

Objet transitionnel : synthèse

- Objet par essence inanimé, il est donné par la mère consciente de la déprivation sensorielle et psychique que son absence produit chez son bébé, d'où en règle générale sa consistance plutôt douce et chaleureuse. Prolongement non-moi de la mère, il peut ouvrir sur l'étayage de la position tierce, séparant dehors et dedans, quand il y a du père dans la mère et de la mère dans le père.
- C'est le seuil de souffrance lié à l'absence qui rend nécessaire le recours à cet objet. Quand le contact premier reste riche et intériorisé par le bébé, que la mère investit l'espace du monde extérieur comme possible pour son enfant, ce sont les objets non-moi du monde culturel qui seront de fait proposés dans l'aire transitionnelle ouverte sur le dehors aux jeux de l'enfant et aux expériences de rencontre qu'il est susceptible de faire.
- Cet objet est destiné à disparaître, dès que le monde interne et les objets parentaux ont acquis dans la psyché une permanence et une solidité suffisante. L'enfant peut alors investir d'autres objets du monde sans avoir besoin pour intérioriser ses expériences de sa « porte

mémoire » garantissant la stabilité interne, le même, pour que les mouvements émotionnels liés à la découverte et à la connaissance ne soient pas générateurs d'angoisses trop vives. Si nous suivons Winnicott, il ne peut jamais être un objet interne au sens habituel du terme. Pourtant, il est recréé initialement dans le monde interne du bébé et ne peut sans doute disparaître sans laisser de trace. Sans doute constitue-t-il une sorte d'enclave mnésique dans la psyché, mémoire d'un étayage devenu inutile.

- Soutien de la construction psychique dans un contexte donné, sa fonction reste dépendante de la capacité de penser parentale tant sur le plan qualitatif que quantitatif. Les projections que l'enfant va effectuer sur cet objet varient selon les cas, lui donnant, comme nous avons pu le voir dans les exemples cliniques, des caractères différents.
- Sa fonction de transitionnalité, telle que la définit Winnicott, se limite en fait à une phase normale du développement dans un cadre culturel accordant à l'objet inanimé une place particulière. Si l'aire transitionnelle, espace manipulable du monde, peut s'instaurer sans lui, la clinique nous montre que tout objet manipulé par l'enfant pour compenser l'absence de la mère n'est pas nécessairement transitionnel. De l'objet autistique, squelette externe pour un monde interne envahi par une sensorialité dominante, à l'objet fétiche qui va condenser des projections complexes que la relation d'objet classique n'a pu inscrire dans la dimension relationnelle, une infinité de gradients sont possibles et ouvrent à bien des erreurs d'interprétation.
- Ce n'est donc pas la possession ou la manipulation d'un objet inanimé qui fait de lui un objet transitionnel, mais la manière dont il est utilisé, laissé, retrouvé, oublié, ce qui impose au clinicien une observation fine de son usage.

LES MÉSUSAGES DE L'OBJET TRANSITIONNEL

L'objet transitionnel de Winnicott rentre dans la catégorie des concepts culturellement admis ; mais sous quelle

forme et pour quoi faire ? Derrière ce concept, que met-on en scène qu'il s'agisse de psychiatres, de psychologues, d'éducateurs ou de pédagogues ?

Un certain nombre de paramètres entrent en jeu

Un monde d'objets

La société consumériste propose une infinité d'objets « non-moi » dont bien peu sont transitionnels, au sens de permettre le passage vers le « hors-mère » en gardant trace d'un sein contenant et suffisamment gratifiant, d'en assumer la perte en découvrant d'autres objets, animés ou non, susceptibles de permettre à la psyché d'organiser l'accès au plaisir dans une réalité accessible. Il n'est plus question d'une toute-puissance dérivée sur le monde interne et stimulant l'imaginaire et la créativité pour compenser la perte du sein, mais d'une anticipation systématisée qui fait intervenir un objet avant même que le besoin de son usage soit éprouvé. Globalement, le *socius* se comporte donc comme une mère qui dénie l'absence et le manque en l'oblitérant systématiquement par anticipation. L'inconvénient de cette infantilisation massive est de mettre l'illusion en première ligne, sous-forme d'objets non-moi qui n'ont pas comme le sein maternel la capacité de penser, de contenir la destructivité, voire de permettre la reconstruction... On ne reconstruit plus, on change, la destruction remplace la destructivité, l'objet n'est plus « réparable ». Ce jeu subtil entre réalité et illusion, qui ne peut s'entendre sans un lien émotionnel intense, sans un accordage du vivant, s'efface au bénéfice d'un autre monde, le virtuel, qui essaie d'effacer l'illusion en imitant au plus près la réalité sensorielle, en confondant réalité externe et réalité interne. L'évolution exponentielle des techniques de communication renforce évidemment cette addiction au virtuel, seul moyen de compenser la faiblesse d'un objet interne mis à mal par les ruptures précoces et les absences parentales trop prolongées. Le possible « nin-nin » donné à l'enfant rentre donc dans la masse des objets de substitution, banalisant l'absence, prenant dans la bouche de l'enfant la place du mamelon, convoquant la frustration par son inertie plus

que la créativité et l'envie d'expériences nouvelles que permet la perception du vide d'un sevrage accompli.

Ce soubassement culturel piège l'objet dans une dimension concrète, sensorielle, qui, à l'image de l'objet interne, appauvrit la vie psychique, et détourne l'objet transitionnel de sa fonction d'étayage et réduit l'espace de l'expérience à une manipulation incessante d'objets non-moi.

Le piège des mots

Dans un système de pensée où le concret devient synonyme de réalité, voire de vérité, les mots deviennent vite des « objets » surtout si, explicitement, ils y font référence. Faute de leur donner immédiatement l'ouverture vers la dimension psychique qu'ils proposent, en lien justement avec le sensoriel et le concret, ils restent vite à leur niveau premier, enfermés dans l'organe, la situation ou l'objet qu'ils désignent. Qu'il s'agisse du moi-peau de Didier Anzieu, voire des contenants de Bion, notions par ailleurs complémentaires, les dérives en direction d'enveloppes figées dans leur anatomie ou leur matérialité ne manquent pas. Sans doute faut-il voir là cette difficulté culturelle à entendre comme vraie la réalité psychique, aux dépens du fonctionnel, de l'organique, le soma et ses appareils demeurant prioritaires dans la dualité âme-corps. La priorité revient toujours *in fine* aux représentations fixes, qu'elles soient des objets concrets ou des valeurs morales établies : ainsi, la « mère suffisamment bonne » de Winnicott devient une figure assez rassurante, voire indulgente, nul n'étant parfait, pour accompagner des modèles éducatifs en quête d'assouplissement... Pourtant, ce concept ne se limite pas à la capacité de porter ou de nourrir assez bien son enfant, il engage, et Winnicott ne l'oublie pas, la capacité de la mère à être là où son bébé l'attend, aussi bien physiquement que psychiquement. Mais comme souvent, cette évidence peut facilement s'effacer devant une autre évidence morale et déculpabilisante. Curieusement, la réalité sensorielle des objets prend le pas sur l'illusion, sur leur valeur de passeurs pour renforcer la mentalisation, les réduisant à leur concrétude et les éloignant d'une possible fonction transitionnelle.

Le piège des représentations

Winnicott installe son lecteur sur la scène où joue l'enfant, lui prêtant même un discours, que l'on pourrait qualifier de théorique. Il nous invite à l'accompagner dans un périple interne, en fonction de ce qu'il comprend de ses besoins, face aux réactions « suffisamment bonnes » mais parfois aussi inadaptées de l'environnement, maternel en particulier. Winnicott observe mais projette aussi dans le bébé une posture d'analyste qui écoute en lui le bébé, un bébé en attente. Il assimile d'ailleurs volontiers l'espace de la cure à une plongée dans l'espace psychique du bébé, voire dans sa folie, s'installant dans la psyché de son petit patient, double identification à l'enfant réel mais aussi sans doute à l'enfant dans l'analyste. Il nous rend spectateur d'une scène, d'un voyage dans le vécu de l'enfant, tellement précis et convaincant dans sa justesse, que le lecteur devient partenaire de la scène, spectateur conquis mais peut-être un peu passif quant à sa créativité et à sa pensée. Nous sommes sur la scène qui se joue, pas sur celle qui se pense. L'ouverture vers l'abstraction peut facilement, là encore, se contourner pour se rabattre sur un comportement vu comme adapté. Bion, à l'inverse, nous laisse sans cesse en bordure de ce vide de sensorialité, d'images, qui nous force à penser, à abstraire et d'une certaine manière à « créer » l'objet manquant. On peut voir là, chez Winnicott, une dimension paradoxale, voire l'émergence d'une illusion venant proposer au lecteur ce que précisément il est susceptible d'attendre... Ce « trop réel » risque donc d'appauvrir la pensée, de rabattre l'objet sur lui-même, lui retirant ce rôle d'éclaireur de la démarche symbolique que son inventeur, pourtant, lui confère.

CONCLUSION

L'objet transitionnel ne peut garder sa spécificité sans que la pensée ne l'accompagne, qu'il s'agisse de celle des parents, mais aussi des analystes. Soutien de la construction psychique de l'enfant, il doit se dégager, dans un monde envahi par les jouets et objets de toutes sortes, d'un rôle de

substitution qui oblitère l'absence sans lui permettre d'ouvrir l'espace du vide et de la créativité. Porte mémoire du sein théorique il permet l'avancée dans le monde en gardant au sujet sa spécificité profonde, à condition que l'attention des adultes, leur capacité de penser, d'accompagner se montre suffisante. Soluble dans l'abstraction, il s'endort dans un coin de l'espace, mais réapparaît peut-être parfois dans l'art et ses figures (Winnicott, 1990, p. 141) :

De ces phénomènes transitionnels proviennent une grande part de ce que nous permettons de façon variable et que nous valorisons sous le nom de religion et d'art, et aussi les petites folies qui sont légitimes sur le moment suivant le modèle culturel prévalent.

Si la peluche le représente la plupart du temps, toute sensorialité « non-moi », musicale ou visuelle, peut aussi jouer son rôle. La réflexion de Winnicott nous propose en fait de nous exercer au deuil des objets, du sensoriel, au bénéfice de la pensée et de l'abstraction. Pourtant, la complexité du problème, l'évolution des modèles culturels, les confusions possibles entre réalité et illusion, entre moi et non-moi, entre objet interne et objet externe nous amènent à regarder les manipulations de l'enfant avec une attention accrue, pour ne pas confondre le jeu créatif avec une manipulation défensive. Mais, pour l'analyste au travail, toute théorie ne devrait-elle pas rester aussi du côté de l'objet transitionnel, et disparaître quand la pensée progresse pour qu'une autre se reconstruise ?

Quelques lignes de Francis Ponge (1984, p. 10) à propos du monde des objets non-moi, animés ou inanimés :

L'objet est toujours plus important, plus intéressant, plus capable, (plein de droits) : il n'a aucun devoir vis-à-vis de moi, c'est moi qui ai tous les devoirs à son égard.

Résumé

Dans un monde envahi par les objets, l'oralité première est saturée avant même que le manque soit accessible. L'objet

transitionnel, fruit de l'illusion première, destiné normalement à disparaître après avoir joué son rôle d'étayage de la psyché au moment du sevrage et de l'individuation se voit souvent enfermé dans une concrétude trompeuse nécessitant une observation fine de son usage, indispensable pour en apprécier l'exacte fonction, et justifiant chez l'analyste d'une fonction de pensée en éveil.

Mots-clés : Repas théorique, mère suffisamment bonne, objet transitionnel, aire transitionnelle, moi et non-moi, illusion, réalité, abstraction.

Summary

In a world invaded by objects, orality is from the start saturated before any sense of lack can be felt. The transitional object, fruit of the first illusion, and normally intended to disappear after playing its role to support the psyche through the processes of weaning and individuation, often sees itself inclosed in a false concreteness, which in practice necessitates a fine observation in order to understand its exact function, and proves necessary for the analyst to uphold an awakened function of thought.

Keywords: Theoretical meal, sufficiently good mother, transitional object, transitional space, me and not-me, illusion, reality, abstraction.

BIBLIOGRAPHIE

- Bion W.R. (1962), Une théorie de l'activité de pensée, in *Réflexion forte*, Paris, Puf, 1983, pp. 125-135.
- Ponge F. (1984), *La Rage de l'expression*, Paris, Gallimard.
- Pontalis J.-B. (2014), Préface de l'édition française du livre de D.W. Winnicott *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, pp. VII-XV.
- Winnicott D.W. (1954-1967), *Nature humaine*, Paris, Gallimard, 1990.
- Winnicott D.W. (2001), *La Crainte de l'effondrement*, Paris, Gallimard.
- Winnicott D.W. (1971), *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2014.

